

du Fuuta Tooro ou encore du Bundu. Un réseau hydrographique dense et d'importantes étendues de terres avaient permis aux Peuls de développer une économie basée sur l'élevage et l'exploitation de petits lopins de terres. Ils se soumièrent à la domination mandingue et assimilèrent leurs techniques agricoles (N'gaïdé, 1997 : 147-164). Au début du ^{xx}e siècle (1903), les Français occupent le territoire. C'est dans la perspective d'une mise en valeur de ce territoire, avec l'appui de populations stables, qu'il faut inscrire la migration des Peuls gaabunke en Haute-Casamance, la situation en territoire portugais étant favorable par ailleurs à cette « migration-fuite ». La logique coloniale française était contradictoire quant à la politique à suivre vis-à-vis des marabouts et de leurs actions prosélytes. Les Français étaient convaincus que leur situation en Casamance était délicate et réclamait un « doigté » particulier. La région est riche mais le fleuve est difficilement navigable à cause des bancs de sable. En revanche, en Gambie et en Guinée portugaise, des cours d'eau profonds permettent une bonne navigabilité pour les bateaux de commerce. Les Français craignaient donc de voir la région se dépeupler, au bénéfice des colonies voisines. Un appui discret des marabouts pouvait permettre de défricher les « terres vierges du Fuladu ».

Stratégie d'occupation de l'espace : Peuls Jaawaringa et Gaabunke

Anciennement établis sur le territoire, les Jaawaringa avaient développé une stratégie d'occupation de l'espace en adéquation avec leur activité principale, l'élevage. Situés tout au long des bas-fonds, les villages présentent une allure différente de ceux des Gaabunke. Le village est un ensemble de concessions dispersées. Ceci répond à l'existence de champs *bambe* entre les concessions. La caractéristique fondamentale du village est l'instabilité de l'habitat.

Sa configuration change en fonction des flux de population. Le domaine foncier est l'objet de modifications permanentes (*Hodande riwata ngessa*) : l'habitation prime sur le champ et cela se ressent sur les champs *bambe*. Contrairement aux Gaabunke, les Jaawaringa n'ont pas développé une politique d'expansion territoriale. L'objectif est d'avoir une grande réserve de pâturage. La structuration de l'espace répond au souci de développer un grand troupeau qui permette de faire face aux aléas naturels. Lorsque l'espace devient insuffisant, ceux qui ont de gros troupeaux se déplacent pour aller dans des zones où ils peuvent trouver plus de pâturage. Autant les villages gaabunke sont grands, autant les villages jaawaringa sont de petite taille. Les stratégies d'occupation de l'espace des deux communautés sont différentes et même concurrentes. Les Jaawaringa ont une conception très « élastique » de l'espace qu'expliquent les besoins de transhumance.

Le marquage « originel » du territoire

Le choix de l'emplacement du village n'est jamais le fait du hasard chez les Gaabunke. Avant son installation, le marabout interroge l'avenir après une retraite mystique appelée *khalwa*. Il procède à une prière solennelle. Les talibés défrichent l'espace villageois *kene Sare*, qui englobe les habitations, les *bambe* (champs qui jouxtent les concessions, les terrains de culture situés entre les *bambe* et les champs de brousse (*n'gessa dewri*), appelés *ngessa kene*. Le marabout décide de l'emplacement de la mosquée (*suudu allah*), trace les rues, lotit le village et choisit sa concession (*galle ceerno*). Puis, les Talibés choisissent la leur en fonction des liens familiaux et des affinités. Viennent ensuite les défrichements des bas-fonds. Chaque chef de *galle* (unité familiale) reçoit une parcelle. Quant aux champs de brousse, le chef de famille choisit le lieu qui lui convient pour le défricher. Un individu ou un groupe d'individus, en arrivant dans le village d'ac-

cueil, se présente toujours chez le marabout pour manifester son désir d'intégrer la communauté. Le marabout leur octroie un terrain d'habitation, en commun accord avec le chef du village, dans le *kene Sare*. Si le bas-fond est entièrement possédé, ils empruntent un terrain ou défrichent une zone qui leur aura été indiquée. Ce domaine agricole est le premier à être saturé du fait de son exigüité. La localisation spécifique des villages maraboutiques au bout des *faro* (bas-fond) (*koyel faro*) explique la dimension assez réduite de leurs parcelles rizicoles. La culture du riz reste marginalisée par rapport à l'exploitation des jardins fruitiers et des champs de brousse. L'exploitation des jardins maraîchers a permis de fixer les populations car le jardin exige des soins permanents. Ce n'est plus seulement le *dudal* (foyer coranique) qui joue une fonction de sédentarisation.

Madina al hadj : village pionnier et foyer de dispersion

Fondé en 1918, ce village a donné naissance à plus de trois cents autres. Ce chiffre révèle son poids dans le peuplement de la région. Tous les villages issus de Madina Al hadj, sauf Ilyao, ont été fondés après la disparition du marabout. De son vivant, le marabout créa plus de huit grands champs dispersés à travers l'espace et distants de Madina Al hadj de six à sept kilomètres. Il y plaça ses Talibés. Plus d'une centaine de Talibés travaillaient dans ces champs. À la suite de sa disparition et en raison de dissensions, tous ces champs furent transformés en villages. Al hajji Aali Caam était considéré comme l'un des plus grands marabouts du cercle de Kolda. Le rapport politique annuel de 1930 indiquait : « *El hadji Ali habite à environ 25 km de Kolda. Intelligent et lettré, s'adonnant à l'élevage et à la culture, nous le considérons comme élément de bon ordre* (4) ». En 1933, la colonie créa une ferme agricole à Madina Al hadj. On peut lire dans le rapport : «

cercle de Kolda, les labours de rizières effectués à Médina Al hadji Ali ont donné de très bons résultats. Les rendements obtenus sur les terrains de la ferme de vulgarisation atteignent 1 200 kg ce qui est assez beau pour cette région (5) ». Les réussites du village (6) étaient vantées, la renommée du marabout croissait. La même année (1933), l'administration du cercle émit le souhait de convoquer tous les chefs de cantons pour leur montrer les réussites du marabout (7). Al hajji Aali avait développé le culte du travail. Pour tous, il fut le marabout pionnier et la référence. Il professait quatre principes :

- la prière (*misside* : mosquée, lieu de prière) ;
- l'enseignement (*dudal* : foyer coranique, symbole de l'éducation) ;
- la pratique de l'agriculture (*ngessa* : champ, lieu de travail) ;
- le respect de l'autorité (*laamu* : l'autorité).

Expansion territoriale et rapports sociaux intervillages

L'accroissement des familles et la surcharge de la concession parentale conduisent à l'éclatement du *galle* et à la dispersion de ses membres. Ceci permet de décongestionner les villages et les terres de cultures. Les groupes familiaux dispersés à travers l'espace ont des rapports matrimoniaux fort complexes qui déterminent le degré de parenté et, surtout, d'appartenance à la communauté. On peut dire que l'occupation de l'espace se fait en fonction des liens de parenté désignés sous le vocable de *mussidal*. Les rapports entre individus sont régis par ce

4. A.N.S, 2G30 80, Sénégal. Cercle de Kolda. Rapport annuel 1930.

5. A.N.S, 2G33 74. Sénégal. Territoire de Casamance. Cercle de Ziguinchor.

6. A.N.S, 2G32 102. Colonie du Sénégal. Territoire de la Casamance. Cercle de Kolda. Rapport politique annuel. Rapport économique. Janvier 1933.

7. A.N.S, 2G32/102. Colonie du Sénégal. Territoire de Casamance. Cercle de Kolda. Rapport politique annuel. Rapport économique. Janvier 1933.

